

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

partenaires d'
ESPERANCE
ESPERANCE
du partenariat

BULLETIN INTERNATIONAL

Trimestriel
Mars 1992

49

8° Jo 22680

1992, n°49-52
ISSN 0294-3700

SOMMAIRE

FEMMES ET HOMMES DANS L'EGLISE

68, rue de Babylone 75007 Paris

Tél : 47 05 76 99

Bulletin international

PARTENAIRES D'ESPERANCE ESPERANCE DU PARTENARIAT

- Une Eglise de Partenaires 5
par Alice Gombault
- Actualités 10
Canada, Allemagne, Anglicans et catholiques
- Colloques Femmes et Hommes en Eglise
Partenaires autrement 12
Echos des conférences
- Bonnes pages 24
*par Bernadette Chedemail, Helen Jacobi,
Claudie de Rauglaudre, Yves Congar, J.M. Simonet*
- Avez-vous lu ? 32

Ont contribué à la réalisation de ce bulletin en dehors des signataires des articles :

B. et Ph. Crestois, M. Moreau, J. Paton.

Ce numéro
35 FF

ABONNEMENTS 1992 (partant de janvier)
France 125 F, Europe 140 FF, Autres pays 150 FF
A verser à : FHE, 68, rue de Babylone - 75007 PARIS
CCP : 161225 A PARIS

Directeur de Publication : Jean-Pierre Leconte - Commission Paritaire n° 63-173

Réalisation : Imprimerie Orcades 12 rue des Carmélites 86000 POITIERS

Dépôt légal : 1° trimestre 1992

S I rédiger l'éditorial implique de faire apparaître des choix je fais celui d'entendre — et pour les participant/es du colloque de septembre de réentendre — la parole d'une « moins de vingt cinq ans ». Ils étaient plusieurs, femmes et hommes à le faire à l'issue du colloque, invités à parler de la façon dont ils l'avaient vécu. Le règle du jeu impliquait la reconnaissance de leurs différences et postulait aussi bien les dissonances que les consonances, au gré de la parole.

Celle-ci a été préparée avec une jeune amie juive, elle aussi témoin du colloque.

Du fait de ma jeunesse, je n'ai guère connu les mouvements féministes.

Je fus élevée dans la pratique quotidienne du féminisme, au jour le jour, de telle manière que j'ai l'impression d'être comme Monsieur Jourdain qui faisait de la prose sans le savoir, je fais du féminisme sans m'en rendre compte.

Pour ma part, le partenariat est vécu pleinement tous les jours et ne saurait être remis en cause. Il ne s'agit plus de descendre dans la rue, mais d'instaurer des relations saines et vraies au sein d'un groupe, au sein d'un couple.

Bien sûr, il y a encore du chemin à faire et il faut savoir être vigilant mais les mentalités ont déjà énormément changé, peut-être plus qu'on ne le croit.

Je crois que le partenariat est à élaborer de façon

EDITORIAL

totale­ment concrète avec les personnes qui se trouvent dans l'Eglise, au sein de la pastorale. Car ce cadre permet des échanges et une compréhension énorme, ainsi que des expériences de partenariat concrètes et visibles.

Les textes et les structures vieilliront d'eux même et deviendront obsolètes si la réalité a vraiment changé.

Il me semble également que le sacerdoce des femmes est à inventer. Prendre le modèle actuel qui se conjugue au masculin me semble une gageure.

Pour seul exemple, je prendrais l'exemple de cette femme que fut choisie pour être à la tête de l'une des plus hautes instances de l'Etat, mais qui ne fut pas choisie parce qu'elle était une femme mais parce qu'elle se comporte comme un homme.

Il serait dommage que le même schéma se retrouve dans l'Eglise.

Enfin, pour finir, la plus belle image de ce colloque fut pour moi ce couple de danseurs dans l'église hier soir, image d'équilibre et de grâce, d'entente et de coordination parfaite.

Virginie Crestois

Le colloque souhaitait le débat. On en trouvera d'autres traces pages 18 à 23.

Que le débat continue...

Jean-Pierre LECONTE

N° 49.

Tout en organisant le colloque « Femmes et Hommes en Eglise, Partenaires autrement » l'association a été sollicitée de participer à d'autres rencontres, où cette même recherche a reçu des échos fortement favorables. Le choix d'ouvrir le n° 49 avec l'intervention d'Alice Gombault aux Etats Généraux de l'Espérance — St Ouen 23-24 novembre 1991 — où 4000 chrétiens furent de la fête, outre le fait que ce fut une intervention chaleureusement applaudie, veut signaler combien le partenariat hommes femmes est devenu un fait de culture.

Désormais dans les Eglises, ils/elles sont nombreux pour qui cette forme de partenariat renvoie à une réalité quotidienne et — et c'est peut être le plus important — à une réalité de vie en relation qui n'est ni idéalisée ni à idéaliser, mais agit comme une sorte de référence culturelle sur laquelle on ne revient plus. Les textes issus des synodes diocésains de l'église catholique ou d'autres rencontres du même genre le confirment.

A ce compte, les craintes, les protestations, les cris d'alarme dont le bulletin se fait l'écho, notamment en ce numéro, changent peu à peu de signification. Elle est devenue anachronique la résistance machiste, discriminatoire, entêtée et ridicule — ces fameux dossiers qu'on ne rouvrirait plus ! Ces questions difficiles qui seraient a priori hors débat ! —. Surtout, pour qui émerge à cette culture du partenariat femmes et hommes, elle grandit l'incompréhension de ne pas voir tous

les responsables d'Eglise s'atteler à chercher des solutions pratiques pour donner consistance et avenir au partenariat...précisément en se comportant en partenaires, à égalité, en réciprocité, en reconnaissance de la dignité et de la capacité d'innover dont fait preuve cette portion du peuple chrétien.

La requête du droit à la différence change aussi de signification et de champ d'application. Elle ne résonne plus comme la revendication d'un droit réparant et comblant un manque devenu insupportable, mais retentit bien davantage comme l'insistance têtue et patiente à se rendre présents, dans la différence, là où la société est en rupture d'équilibre. Une différence dont il apparaîtra suicidaire de se passer, s'il s'agit bien de la société et de l'église des femmes et des hommes.



Les Jeux Olympiques d'hiver ont fourni une myriade d'images d'athlètes, femmes, hommes, au sommet de leur art, aux limites de l'équilibre dans la vitesse, la force, l'habileté à glisser, à bondir et à rebondir, la beauté et l'émotion.

A quand les jeux universels du partenariat femmes et hommes ?

Et peut-on voir en ce numéro 49 une amorce de figures libres ?

Jean-Pierre LECONTE

ETATS GENERAUX DE L'ESPERANCE

23-24 nov 1991 Saint-Ouen Paris

Une église de partenaires

Développement d'une nouvelle sensibilité

POURQUOI ce mot de « partenaires » ? Parce que le mot est actuel et qu'il est porteur d'espérance. Le mot ne serait-il qu'à la mode ? Il semble que son emploi dans des secteurs aussi divers que celui de la publicité, de la banque « partenaire financier », du sport, du monde social « les partenaires sociaux » ou des relations internationales... etc. soit le signe d'une sensibilité nouvelle - signe d'une prise de conscience de plus en plus large que nous appartenons tous à des systèmes d'interdépendance, qui nous lient, qui

créent des alliances, entre personnes, entre pays, entre cultures ou religions, et même avec la nature (d'où le développement de l'écologie). Ces systèmes sont complexes et les relations de dominance ou d'exploitation risquent de ne plus être des relations efficaces aujourd'hui. L'emploi du mot « partenaire » semble alors désigner la recherche d'un nouveau mode de relation plus adapté - un mode de relation qui permette de prendre en compte les intérêts de la partie la plus faible, parce que si la partie la plus forte (la plus riche, ou la plus développée...) ne le fait pas, elle court elle aussi à sa perte, par, ce qu'on appelle, un effet de rétroaction. L'Eglise peut-elle ignorer cette sensibilité contemporaine ? Ne

doit-elle pas faire droit, non seulement dans ses discours, mais aussi dans ses fonctionnements, au partenariat ?

La structure hiérarchique de l'Eglise : sa signification, ses dérives.

Une Eglise de partenaires ? Une telle forme d'Eglise est-elle compatible avec sa structure hiérarchique ? Rappelons que la structure hiérarchique n'a pas d'abord pour but de concentrer l'autorité entre les mains de quelques-uns, mais de manifester que l'Eglise est habitée par une dimension d'altérité et de transcendance qui la dépasse. Il est souhaitable que cette dimension soit signifiée. C'est l'un des rôles de l'ordination.

Malheureusement, les dérives du modèle hiérarchique, trop proche du modèle monarchique et patriarcal, ont entraîné l'Eglise vers la centralisation des pouvoirs, l'autoritarisme, la hiérarchisation du Peuple de Dieu et sa dichotomisation en clercs et laïcs et bien entendu la subordination des femmes aux hommes. Ces dérives occultent plus qu'elles ne la dévoilent l'intervention de Dieu dans notre monde, elle qui sut se faire si discrète et si respectueuse des libertés humaines.

C'est là qu'intervient l'espérance dont est chargée la notion de « partenaire ». Tout d'abord, cette notion a-t-elle un

enracinement théologique ? Oui, je le crois.

Enracinement théologique du partenariat

Quel Dieu vient donc nous révéler Jésus-Christ ? Il s'agit d'un Dieu qui abandonne ses prérogatives, pour devenir l'un d'entre nous, pour se faire justement notre partenaire. Et c'est à lui que revient cette initiative, puisque lui seul peut la prendre : ce n'est pas le plus petit qui peut se hisser au niveau du plus grand, mais seulement le plus grand qui peut s'abaisser pour soulever à sa hauteur le plus petit. Se mettre à hauteur du plus petit, c'est lui offrir la réciprocité, c'est le faire exister dans sa pleine liberté et pouvoir en être aimé librement, mais c'est aussi se mettre à sa merci. Cela ne va pas sans risque. C'est le risque nécessaire du Vendredi-Saint. La foi chrétienne affirme que ce risque est un passage efficace vers la Résurrection : don du Père fait au Fils. La Croix, lieu du suprême abaissement, est devenue le lieu de la glorification.

Une telle lecture du mystère chrétien fait du partenariat une manière de vivre la Nouvelle Alliance. Dieu en s'abaissant se fait, en Jésus-Christ, notre partenaire ; en nous élevant à la gloire de la Résurrection à la suite de Jésus-Christ, il fait de nous ses partenaires, libres et responsables comme lui ; enfin, il fait de tous

les hommes et de toutes les femmes des partenaires entre eux et fonde leur essentielle égalité par leur participation au même don.

« Aimez-vous LES UNS LES AUTRES, comme je vous ai aimés ». Si ce commandement est nouveau, n'est-ce pas parce qu'il invite à la réciprocité et à la mutualité, qui sont la marque des relations de partenaires, que Jésus-Christ a voulu vivre jusqu'au bout de leurs conséquences ?

Or, si l'Eglise aujourd'hui perd sa crédibilité près de nos contemporains, c'est, en partie, que sa structure et ses fonctionnements ne sont pas fidèles à ce modèle. Le visage de Dieu qu'ils manifestent est défiguré. La Bonne Nouvelle en reste au niveau des discours.

Les conditions d'accessibilité au partenariat

La promotion du partenariat dans l'Eglise devient une urgence qui ne se contente pas de bonne volonté. La volonté est certes un préalable, mais il ne suffit pas de vouloir vivre le partenariat pour pouvoir le vivre. Si l'on ne veut pas qu'il reste une belle idéologie inopérante (comme bien d'autres !), il faut en établir les conditions d'accessibilité.

Une pratique authentique du partenariat passe par des structures institutionnelles et des relations de type contractuel. Toute alliance nécessite un contrat

pour rester fidèle à son objectif : contrat de mariage, statuts d'association, constitutions, actes plus ou moins officiels qui fixent les droits et les obligations de chacun/ne, qui garantissent la réciprocité et l'alternance, qui soutiennent l'engagement personnel par des procédures de vérification et des bilans périodiques. Même l'engagement « pour toujours » doit se donner des échéances et se gérer étape par étape.

L'Eglise elle-même, pour vivre pleinement les relations de la Nouvelle Alliance, est nécessairement amenée à se doter de procédures de type démocratique, qui sont les plus aptes à préserver les libertés et à réguler l'exercice des pouvoirs.

Quelques conséquences pratiques sur le partenariat entre hommes et femmes et sur la question des ministères.

- Le partenariat entre hommes et femmes

Une Eglise de partenaires interpelle nécessairement cette relation première et fondamentale, à laquelle nul/nulle n'échappe : celle des sexes. C'est seulement ensemble que l'homme et la femme sont représentants de l'humanité et image de Dieu. Il n'y en a pas un qui serait le prototype de l'humanité et l'autre un simple complément. L'un l'image et

l'autre le reflet. Tout en maintenant cette interdépendance mutuelle des hommes et des femmes, il faut affirmer, avec autant de force, que la personne humaine en eux transcende leur être sexué. Ils sont partenaires dans la différence, comme dans la similitude !

Une Eglise, capable d'intégrer cette double dimension, apparaîtrait comme une communauté composée de femmes et d'hommes, sans rôle réservé, sans vocation « naturelle », enfermant les uns et excluant les autres.

Elle contribuerait à développer « l'infinie variété » des êtres, masculins et féminins, qui s'enrichiraient mutuellement de leurs différences.

Des femmes et des hommes en proportion équilibrée se retrouveraient dans des formations communes, avant de travailler au coude à coude, tant dans les instances de pouvoir et de décision, que dans les tâches du service quotidien.

• Nouvelles pratiques ministérielles

De telles pratiques touchent de plein fouet la théologie des ministères. Celle-ci légitime des clivages tels que clercs/laïcs, sacré/profane, homme/femme, sacerdoce/profession, ordre/mariage..., aujourd'hui sources de blocages et de dysfonctionnements. On en arrive à priver des communautés de leurs droits et à fabriquer, quasiment de toutes pièces, une crise des vocations.

Déjà, signes d'espérance, les besoins

des communautés chrétiennes et les nécessités de la vie ont fait naître des ministères nouveaux. Des femmes, bien souvent, les exercent et font la preuve de leur aptitude à être témoin du Christ et à le représenter de façon institutionnelle. L'intérêt de ces ministères réside dans le fait qu'ils possèdent une dimension contractuelle : ils s'exercent sur mandat limité, à temps partiel, pour une tâche ou une communauté déterminées, de façon éventuellement renouvelable, en équipe responsable... mais, faute d'ordination, avec une certaine ambiguïté sur la dimension ecclésiale des actes posés dans ces ministères. De ces pratiques et de leurs effets, il faut tirer les conséquences qui s'imposent pour la vie de l'Eglise. Hommes ou femmes, mariés ou non, individus ou couples, jeunes ou vieux, il convient d'ordonner ceux et celles dont les communautés chrétiennes ont besoin pour vivre. La pluralité des statuts et la souplesse des services ne peuvent qu'enrichir et développer les formes collectives de l'exercice pastoral, et transformer profondément les structures.

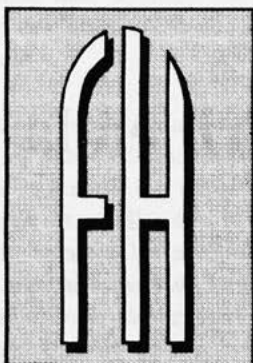
Voilà les espérances que porte une Eglise de partenaires !

Alice GOMBAULT

Professeur à l'Institut Catholique de Paris
Présidente de Femmes et Hommes dans l'Eglise

FEMMES ET HOMMES EN EGLISE

colloque
œcuménique
international
Paris 1991



LE LIVRE BLANC DU PARTENARIAT

Péril en la demeure.

Vue de France, la pleine reconnaissance des femmes dans un partenariat vécu en Eglise, au Canada, est en bonne voie. Est-ce certain ? Si on en juge par l'article de Gisèle Turcot dans la revue Relation de septembre 1991, rien n'est moins sûr ! La vitalité de l'Eglise catholique canadienne n'est pas en cause. Mais le partenariat n'est pas encore pratique ancrée dans les habitudes, et pas davantage valeur universelle.

SELON toute apparence, les femmes sont en situation de force dans l'Eglise catholique au Québec. Des forums diocésains ont posé clairement la question du partenariat des femmes et des hommes dans la vie et le gouvernement de l'Eglise. Des dizaines de prêtres ont accepté de participer avec des femmes à des sessions de deux jours sur la violence, d'après une démarche proprement féministe, et ils reconnaissent en avoir tiré grand profit. Un processus de réflexion critique sur l'enseignement de l'Eglise en matière d'éthique sexuelle s'est concrétisé dans la tenue des tables rondes où femmes et hommes de diverses générations ont eu leur franc parler. Bref, le plan d'action qui a été élaboré après la session d'études sur le mouvement des femmes et l'Eglise (mars 1986)

se met réellement en place. Qui peut demander mieux ?

Ce serait cependant se fermer les yeux et les oreilles que de ne pas remarquer les traces de fatigue, voire de frustration, qui s'accumulent. Assez curieusement, plus les milieux paroissiaux et diocésains font de la place à des agentes de pastorale, plus celles-ci deviennent conscientes de s'engager dans un monde masculin et clérical. Là où plusieurs se croyaient embauchées à titre de partenaires d'une équipe, elle découvrent amèrement qu'elles sont là pour « assister » le clergé. Les règles du jeu les surprennent, leur glissent entre les doigts ou leur échappent tout simplement. Forcées de poser des questions sur des pratiques qui paraissent évidentes à ceux qui les ont élaborées sans une présence féminine, elles déran-

gent, bouleversent, choquent parfois. Contexte privilégié où peuvent naître des résistances.

A Montréal, en mars dernier, l'incident du lavement des pieds « réservé aux hommes », selon la directive de la chancellerie du diocèse de Montréal pour le rituel du Jeudi saint, a semé beaucoup d'émoi dans les salles de presse et chez le grand public ; il ne pouvait manquer de mettre les femmes en colère. Une colère mêlée d'humiliation : pas seulement parce qu'elles se voyaient exclues d'un rituel qui est au coeur du mystère pascal, mais aussi parce que les responsables de leur Eglise se couvrent de ridicule quand ils s'en tiennent à une interprétation aussi littérale (j'allais dire fondamentaliste) des récits bibliques, ignorance impardonnable qui a pour effet de mépriser une pratique de plusieurs années qui incluait des femmes un peu partout à travers le Québec.

Par ailleurs des procédures de nomination qui demandent l'agrément de Rome ne laissent planer aucune illusion sur la politique du Vatican. Ainsi la Conférence catholique canadienne a eu beau présenter une liste de trois personnes à la direction de l'Oeuvre de la Propagation de la foi, des femmes reconnues pour leur compétence étant en tête de liste, Rome à néanmoins demandé de désigner un prêtre à ce poste. Ce cas parmi bien d'autres, nous renseigne également sur la

conception que se font les dicastères romains des pouvoirs d'une conférence épiscopale¹.

Il y a péril en la demeure. Si les chrétiennes les plus convaincues ont jusqu'ici résisté à la tentation d'un affrontement, il n'est pas dit qu'elles auront la patience d'attendre encore longtemps qu'on les invite à une participation tout simplement égalitaire. Les joyeuses connivences qui se vivent dans l'action pastorale des équipes de plus en plus mixtes (il y a au moins 2 200 agents pastoraux non prêtres au Québec² ne réussiront pas à dissiper la tristesse et le goût de démission que des pratiques ecclésiastiques sèment à tout vent dans l'opinion publique.

Lorsque l'incompréhension atteint une mesure intolérable, certaines décident de couper le lien officiel avec leur Eglise diocésaine. C'est ce qui s'est produit à Gatineau-Hull : la répondante diocésaine a donné sa démission ; les membres de la Table diocésaine de la condition féminine, qui avaient toujours tenu ensemble l'appartenance à l'Eglise locale et la solidarité avec les associations féminines du milieu, ont annoncé à leur évêque qu'elles renonçaient au lien diocésain. Le contact fréquent avec les réflexes ecclésiastiques et institutionnels leur avait apporté trop de coup de frein, trop de mauvaises surprises pour qu'elles oublient leur lassitude. Elles sont parties sans fracas, sans provoquer de débat,

comme beaucoup de femmes ont déjà quitté la grande Eglise. Mais quelle tristesse de voir partir des chrétiennes si engagées ! Au moment d'écrire ces lignes, elles attendent encore une réaction

de leur évêque, une invitation à s'expliquer.

Gisèle TURCOT

1. Les catholiques américaines font aussi l'expérience d'un dialogue national interrompu par une intervention romaine. Le Vatican a en effet demandé aux évêques des Etats Unis de se rendre à Rome pour discuter de leur projet de « Lettre pastorale » sur la question des femmes (3e version) avec des représentants d'autres évêchés, à cause de l'importance du sujet et des retombées éventuelles d'une prise de position. Deux Américaines associées à la rédaction du document, ont pu assister à cette rencontre à titre d'« observatrices ». Si le fait d'avoir enfin inscrit la question des femmes à l'ordre du jour de l'Eglise Universelle représente un gain, cette rencontre de mai 1991 laisse présager un affaiblissement du statut et du contenu de ce document, si jamais il parvient au stade de la publication (d'après le *National Catholic Reporter*, 6 juin 1991).

2. Voir *Femmes et pouvoir dans l'Eglise*, Collectif sous la direction d'Anita Caron, Montréal, VLB éditeur, 1991.

La tendance à ramener la foi à la morale comporte des conséquences tragiques. En premier lieu, cela aboutit à déformer l'image de Dieu, Dieu apparaît comme le gardien des lois. Ensuite, comme c'est souvent le cas dans notre Eglise, on va imposer des normes dont la nécessité n'est pas prouvée et en cas de doute, on met l'accent sur la loi au détriment de la liberté de choisir le bien selon sa conviction. On a alors l'impression que Dieu a créé l'homme pour la loi et non pour la liberté, que Dieu ne respecte pas la croissance humaine qui fait partie de la nature des choses. Alors qu'en réalité? Dieu a créé l'homme et la femme à son image, libres et pour la liberté. Le Dieu de Jésus-Christ met au premier plan la joie de la Bonne Nouvelle et il attend de l'Esprit des fruits de justice et de bonté. Quand on ramène la religion à la morale, on stérilise le cœur et on tue l'élan de la vie.

Bernard Häring

« Dieu a créé l'homme et la femme à son image, libres et pour la liberté. »

Revue Notre Dame
Sillery, Québec

**FEMMES ET HOMMES EN EGLISE
PARTENAIRES AUTREMENT**

colloque
œcuménique
international
Paris 1991



**LE
LIVRE
DES
COMMUNICATIONS**

Faibles signes de renouveau visibles au sein de l'Église catholique

Pierre Delooz nous a transmis cet article de Saarbrucker Zeitung du 12.12.1991. FHE se réjouit du courage de Mgr Werbs.

DES millions de familles catholiques peuvent reprendre espoir comme l'a indiqué un évêque allemand, même au sein de l'Église, on a de plus en plus tendance à remettre en cause l'interdiction papale de l'usage des moyens de contraception comme la pilule et les préservatifs. Une interdiction qui « insécurise tant de fidèles et leur pose des cas de conscience ». On décèle déjà certains signes — bien qu'encore faibles qui indiquent un revirement d'attitude à cet égard au sein de l'Église catholique.

Alors que c'étaient surtout des théologiens rebelles qui dénonçaient autrefois les verdicts de l'Église romaine, les réflexions critiques les plus récentes émanent de hauts dignitaires de l'Église. Le cardinal Georg Sterzinsky de Berlin fut sans doute lui-même effrayé des réactions de l'opinion provoquées par ses réactions sur le célibat. Même le cardinal Joseph Ratzinger, préfet de la congrégation de la foi au Vatican, a reconnu que l'Église a utilisé des « formulations problématiques » sur le thème de la contra-

ception et qui prêtent à malentendu. Et un confidant du pape a estimé de manière auto-critique que l'Église n'a pas encore fourni de réponse au problème de l'explosion démographique.

Il appartient à un évêque auxiliaire de l'ex RDA, Mgr Norbert Werbs de Schwerin (Mecklembourg), d'évoquer au synode Est-Ouest de Rome, dans son intervention qui dura huit minutes, les problèmes les plus brûlants de l'Église. « Je vais dire des choses qui ne plairont pas à beaucoup de gens » avait confié l'évêque âgé de 51 ans à Mgr Karl Lehmann de Mayence, président de la conférence épiscopale allemande avec lequel il avait pris son petit déjeuner.

Quelques temps plus tard, quelques uns des 137 évêques du synode ont dû retenir leur souffle. Mgr Norbert Werbs, qui parla en présence du Saint Père, fit observer en termes prudents mais clairs que l'Église devrait s'interroger elle-même en permanence sur la question de savoir si la « nouvelle évangélisation de l'Europe » ne constitue pas pour les gens « un fardeau que le Seigneur ne leur

imposerait pas ». A l'ère de la démocratisation, de nombreux catholiques éprouvent un malaise devant la hiérarchie de l'Eglise, d'une Eglise qui leur impose des règles et les maintient sous tutelle. Ils revendiquent des droits de participation plus étendus, même en ce qui concerne la nomination des évêques.

L'Eglise ne doit-elle pas faire une distinction beaucoup plus nette entre l'avortement, qui est condamnable, et une contraception admissible, a déclaré Mgr Norber Werbs qui a sans doute presque frisé l'hérésie en demandant si l'Evangile réclame vraiment que l'on distingue entre les méthodes « naturelles » qui tiennent compte des jours de fécondité de la femme et les méthodes « artificielles ». L'Evêque est-allemand qui était l'un des plus jeunes participants au synode, a finalement évoqué aussi le rôle de la femme dans l'Eglise et l'attitude impitoyable que celle-ci manifeste à l'égard des personnes divorcées qui se remarient.

« Il a péché par naïveté et posé les questions qu'il fallait », déclara un prélat avec un soupir. Mgr Lehmann refusa de s'identifier avec ces déclarations mais fit observer qu'elles ont eu un effet « libérateur ». Mgr Bernhardt Huhn (Görlitz) a en revanche violemment dénoncé le fait que les contenus de la foi soient considérés comme un « fardeau ». Mgr Norbert Werbs fit observer qu'il avait seulement voulu poser des questions sans proposer de réponses. Mais il sait que l'on discute

beaucoup sur ces thèmes au sein des Eglises orientales. « Je doute qu'il y ait un changement quelconque au cours de ce pontificat », déclara de manière sceptique un prélat italien.

Jean-Paul II souhaitait que le synode européen fournisse de nouvelles impulsions à la « nouvelle évangélisation de l'Europe » et encourage le rapprochement entre les Eglises de l'Est et de l'Ouest. Mgr Werbs ne fut toutefois pas le seul qui troubla l'harmonie en renversant des tabous. Les conflits qui opposent l'Eglise catholique et les Eglises orthodoxes se sont aussi manifestés avec virulence au synode. Les chefs des Eglises de la Russie, de la Bulgarie ou de la Roumanie avaient décliné l'invitation qui leur avait été faite. Et Spyridon Papagheorghio, le métropolite de l'Eglise orthodoxe d'Italie, accusa le Vatican d'intolérance et lui reprocha de vouloir poursuivre « par la force » son oeuvre missionnaire en Europe orientale.

Le pape a eu à cette occasion un geste qui lui valut certainement la sympathie de tous les évêques présents. Lorsque le métropolite s'arrêta de parler, le pape vint l'embrasser de manière démonstrative, bien que l'Eglise catholique, qui a généralement manifesté son courage en Europe de l'Est, n'ait rien à se reprocher à cet égard. A la différence des orthodoxes qui ont parfois coopéré avec les pires staliniens.

Laszlo TRANKOVITS

Anglicans et catholiques restent divisés

Le Vatican répond au « rapport ARCIC-I »

ROME, 8 janvier 1992 (BSS). Le Vatican a rendu publique au début décembre sa réponse au « Rapport final » de la première Commission mixte internationale entre l'Eglise catholique et la communauté anglicane (ARCIC-I). Le document fait apparaître que, sur différents points, l'ordination des femmes et la primauté du pape notamment, les anglicans et la catholiques restent divisés.

La commission mixte a travaillé de 1970 à 1981 et a publié au total 7 documents, qui constituent ensemble le « Rapport final ». Dans sa réponse, le Vatican reconnaît qu'il est « une pierre milliaire significative non seulement dans les relations entre l'Eglise catholique et la communauté anglicane, mais aussi pour le mouvement œcuménique pris comme le tout ». Rome espère que sa réponse sera vue comme un encouragement à poursuivre le dialogue dans « le même esprit fraternel » que par le passé. La « réponse catholique » précise à ce propos que les observations faites à propos des divergences entre les deux Eglises n'ont « en aucune manière pour but de diminuer l'appréciation pour le travail

important réalisé par ARCIC-I ».

Le document contient une note explicative donnant un aperçu des domaines où existent des « différences et des ambiguïtés qui empêchent sérieusement la restauration de la pleine communion dans la foi et dans la vie sacramentelle » entre les deux Eglises. Ses auteurs observe entre autres que « malgré une convergence considérable, un plein accord sur la nature et la signification de la primauté romaine n'a pas été atteint ». Ils citent Jean-Paul II qui, au cours de sa visite au Conseil mondial des Eglises en juin 1984, indiquait que le ministère du pape doit être discuté « en toute franchise et amitié ».

Sur la question de l'ordination des femmes, le document rappelle que le point de vue de l'Eglise catholique a été exprimé dans un échange de lettre entre le pape et l'archevêque de Canterbury (à l'époque Robert Runcie). Il était dit clairement que la question de l'ordination des femmes - que le Vatican n'accepte pas - « est lié à la nature du sacrement de l'Ordre ». De là des différences dit-on, qui auront des répercussions sur l'accord atteint à propos du ministère et de l'ordination. (BSS/CIP).

**Astérix
et le druide
aux prises
avec le féminisme !**



**Si la B.D. est fiction
la réponse finale
du druide
l'est-elle aussi ?**



Asterix
La Rose et le glaive
1991

Partenaires autrement

Le numéro 48 a restitué le contenu des deux conférences de Nicole Fischer-Dûchable « Partenaires autrement, de l'utopie à l'espoir » et d'Henri Denis « Pour un partenariat vécu dans une altérité singulière ». Chacune des conférences a suscité des réactions dont nous vous offrons quelques extraits. Le colloque continue ...

Débat après la Conférence de Nicole Fischer-Dûchable

Mary Grey

ME voudrais dire merci à Nicole pour ses mots inspirés et la profondeur de la foi qu'elle a exprimée pour nous. Ma question, c'est sur le mot partenaire. Est-ce que c'est vrai, est-ce que vous êtes d'accord avec moi qu'on ne peut pas utiliser le mot « partenaire », sauf si on change nos fondements théologiques, parce que si on parle avec la même ecclésiologie, on ne voit pas de changement. Le changement, la révolution, l'Eglise renouvelée n'est jamais venue de l'Eglise institutionnelle, c'est toujours venu des groupes de marge. Si on parle de l'Eglise-Femmes ou des groupes de Communautés de base du Tiers-Monde, ce n'est surtout pas dans le centre mais dans les groupes de marge que l'on trouve des groupes prophétiques. Mon deuxième point, c'est que, si on ne peut pas découvrir encore la dimension prophétique et la dimension

mystique, les deux dimensions authentiques ecclésiales, on ne peut pas utiliser le mot « partenaire » parce qu'on parle de la même façon de formes qui sont presque desséchées, presque finies. La vraie Eglise existe seulement à partir des marges et dans la prophétie et la mystique.

Elisabeth Raiser

Ma question va dans une autre direction, mais je peux quand même la rajouter à celle de Mary. Merci aussi, Nicole pour ton intervention. J'ai beaucoup apprécié tout ce que tu as dit. Je suis protestante, j'ai une question qui s'adresse aussi à tous ceux et toutes celles d'entre vous qui sont catholiques. Je vois un problème dans notre tradition protestante, c'est que la différence entre hommes et femmes vient très souvent du fait que les hommes donnent comme raison à leur rôle spécifique « le devoir » en disant « Nous avons le devoir d'avoir, d'assumer la

responsabilité pour les structures publiques, pour l'Eglise, etc. » Alors c'est très difficile d'argumenter contre ces arguments. Je crois que c'est un argument qui cache une peur de partager le pouvoir. Tu as parlé de pouvoir. Je crois que beaucoup de personnes ont peur de partager le pouvoir. Mais l'argument est mis de l'autre côté, on le formule dans une phrase positive : « C'est un devoir ». Est-ce que c'est un problème typiquement protestant ou bien est-ce que ça existe aussi dans la tradition catholique ?

N.F-D Je pense qu'Elisabeth a pratiquement répondu à sa propre question. Je crois que c'est une fuite que de parler de « Devoir » et que beaucoup d'hommes sont enfermés dans les structures qu'ils ont créées. Je le regrette et beaucoup d'hommes aussi le regrettent. Il est très difficile pour l'homme de vivre différemment que dans cet état de devoir, de gagner le pain de la famille, d'aller au front pour la famille. Finalement l'homme est fait d'obligations. Tous ceux qui ont cherché une libération ou un travail en communauté savent combien il est difficile de se débarrasser de ces obligations. D'ailleurs, nous les femmes, nous nous sommes créés également tout un monde d'obligations que nous avons aussi énormément de peine à abandonner, à quitter, et de ce fait nous ne sommes pas libres pour jaillir ensemble vers du nouveau. En tout cas, nos sociétés occidentales sont des sociétés d'obligations et de devoirs.

Henri Denis

Ce qui m'a intéressé dans les précédentes interventions, je ne suis pas sûr d'avoir tout compris, c'est que j'y ai vu effectivement la trace de deux tempéraments qui sont loin de se réduire, deux tendances de la foi chrétienne. Lorsque l'on a insisté avec beaucoup de force sur les aspects prophétiques et mystiques, il y a eu comme contrepartie le fait qu'il ne faut pas attendre grand chose de l'institutionnel. Ca, c'est très protestant. Les catholiques eux, croient que l'institution, c'est indispensable, peut-être un peu trop. Pour ma part, je pense que des dynamismes prophétiques ou mystiques qui ne se traduisent pas dans quelque chose d'institutionnel, au bon sens du terme, risquent de ne jamais aboutir. A l'inverse, une institution qui n'est pas constamment remise en cause et régénérée par le prophétisme et la mystique risque de se scléroser.

Une femme jeune.

Sur un sujet complètement différent, vous avez parlé d'archaïsme de l'Eglise, de celle qui refuse de faire une place à la femme. Il semble que cette Eglise-là représente près de la moitié de notre Eglise. Que faut-il faire de cette moitié ? Faut-il la nier, la rejeter comme vous semblez le faire ? Ou faut-il penser à elle aussi, à l'éduquer, je ne sais pas...

N.F-D Je n'ai pas utilisé le terme d'ar-

chaïsme, il a été utilisé par le premier intervenant. Mais votre question subsiste. Peut-être pourrez-vous y répondre vous-même. Cependant votre question m'est adressée dans ce sens que vous semblez trouver que je renie une certaine manière d'être de l'Eglise dans mon exposé. J'ai réagi tout-à-l'heure en disant que j'avais été horrifiée par le prêtre anglican qui voulait exorciser l'autel dans l'église, après que la liturgie aurait été célébrée par une femme...

La jeune femme

Vous êtes horrifiée par quelque chose qu'il faudrait prendre sérieusement en compte. En général on est horrifié par quelque chose d'inhabituel; cette réaction est certainement majoritaire.

N.F-D Je ne sais pas dans quel monde vous vivez, mais pour moi c'est tout-à-fait inhabituel. Je ne me fais jamais agresser de cette manière là dans mon Eglise. Pourtant je ne crois pas que ce soit une Eglise particulièrement intéressante (Rires). Je veux dire, elle a ses faiblesses et ses richesses. mais je trouve la réaction totalement anormale et inacceptable et je pense que, même si la moitié, ce qui m'étonne, des gens pensent cela de mon corps de femme, je leur refuse le droit de le penser et je ne ferai aucun compromis là-dessus. Par contre, ayant été chef d'Eglise et donc responsable de l'Eglise dans sa totalité sur le plan spirituel, de ses ministères et de son

administration, j'ai dû tenir à certains moments de ma vie un élément d'unité au sein d'une Eglise et non pas un élément de division. Donc certaines choses, je les dis aujourd'hui à cet auditoire, c'est vrai que je ne l'aurais pas dit de la même manière il y a 10 ans quand j'étais responsable d'Eglise. Je crois qu'il faut utiliser le temps que l'on a. Je n'ai plus de temps à perdre en compromis, je ne prendrai plus non plus la responsabilité d'un ministère d'unité dans une Eglise où les femmes ne trouveraient pas totalement leur place. Vous êtes très jeune, je vois, je pense qu'en vieillissant on évolue, on affine ses positions, on a eu aussi le temps de prendre un peu d'expérience pour les tester, et que j'ai fait des choix. Je suis arrivée à faire des choix, qui effectivement me coupent de certaines personnes, mais j'ai pour objectif maintenant de les conduire le plus loin possible. (Applaudissements).

Elisabeth Behr-Sigel

Je voudrais faire une remarque historique. En Alsace Lorraine, des femmes de l'Eglise Réformée d'Alsace Lorraine ont été ordonnées déjà en 1934-35. Ce qui fait penser que ce sont tout de même des différences culturelles qui sont souvent très importantes. C'est une remarque. D'autre part, je voudrais rendre attentif à quelque chose que j'ai lu récemment dans un livre publié par le COE, une espèce de compendium sur la sexualité féminine. A mon avis il y a un article

très intéressant de la théologienne Rosemary Ruether. Tout-à-l'heure on a dit que l'on ne veut pas reconnaître le sexe de la femme. Au contraire, on identifie la femme à son sexe. Il faut s'abstenir de cette habitude qui est de dire : les hommes sont méchants, ils veulent le pouvoir, etc... je crois qu'il faut essayer de remonter aux structures conscientes ou inconscientes, je crois que pour l'homme, qu'il le veuille ou non, la femme est identifiée à la sexualité d'une façon générale. Or la sexualité, à certains points de vue, est justement ce qui est, en filigrane, lié à la mort, parce qu'on se reproduit pour se survivre et on veut se survivre parce qu'on meurt. Je crois qu'il y a là quelque chose dans cette peur de la présence des femmes, c'est la thèse de Rosemary Ruether et cela m'a donné à réfléchir. Je crois qu'il y a là quelque chose qui est en relation avec tout ce domaine de la vie charnelle, mortelle. Alors quand on me parle de tradition judéo chrétienne, je crois qu'il faut faire très attention. Je crois qu'il y a une très grande influence grecque, parce qu'au fond pour le Grec, ce qui est divin, ce qui est spirituel, justement ce qui est exclu c'est la sexualité, ça a été vrai pour les Sages, vous vous rappelez Socrate, quand il a voulu mourir dignement, il n'a pas voulu que sa femme assiste à sa mort. Je crois que, du point de vue de l'anthropologie, il faut mettre l'accent sur le fait que l'homme et la femme sont créés à l'image de Dieu. Or qu'est-ce que c'est l'image de Dieu, c'est

la personne.

En ce qui concerne la tradition chrétienne, la plus fondamentale, en tout cas pour nous orthodoxes, c'est l'idée de ce Dieu Un en trois. Personnes et la personne c'est ce qui transcende précisément le sexe, elle ne nie pas le sexe, la personne n'est pas une négation, je suis une personne dans la mesure où quelque chose en moi est là, assume son sexe et le transcende. Je crois que c'est cela qu'il faut creuser, cette forme d'anthropologie, pour arriver à une vraie égalité. Nous sommes différents, mais nous sommes des personnes égales à Dieu, à l'image de Dieu, de ce Dieu en trois personnes. Egalité totale et différence totale.

Alexandre Faivre

Je voudrais faire une remarque et poser une question. Je suis un partenaire un peu particulier, j'interviens au nom des chrétiens des premiers siècles. Je suis très heureux d'être là, car j'ai l'impression que c'est exactement le même problème que se posaient les générations en 80, en 150... Ils se posaient exactement la même question : Où est l'Eglise ? Ignace disait « Où est l'évêque, c'est l'Eglise. Irénée disait la même chose. Tertulien disait « Où sont deux ou trois » et ils ajoutait « laïcs » mais il ne mettait pas les femmes dans les laïcs. C'est la même question mais j'ai l'impression qu'on est piégé. Dès qu'on pose la question, on a tendance à répondre comme Cyprien : « Hors de l'Eglise point de salut ». J'ai

eu l'impression tout à l'heure que le débat se déplaçait, non plus entre hommes et femmes, vous avez répondu comme Tertullien qui était misogyne mais entrainé dans la même structure de pensée ; « je n'ai plus de temps à perdre, tout est permis mais tous n'est pas opportun », et j'ai été un peu surpris et aussi amusé. Et puis je voudrais poser une question, je n'ai pas de réponse, j'ai été aussi surpris de voir que certaines femmes demandent le sacerdoce comme les hommes, alors qu'il vaudrait mieux, en terme ministériels, varier, et que les hommes ne demandent plus le sacerdoce, puisqu'on s'aperçoit que dans l'histoire il y a eu cette façon un peu concomitante que connaît le clergé chrétien d'exprimer certains ministères de façon sacerdotale et dans le même temps d'exclure les femmes de ces ministères. C'est une question.

N.F-D la première partie de la question : où est l'Eglise, effectivement vous le savez, il y a beaucoup de réponses, c'est ce qui me frappe toujours, de nos jours on parle tous de l'Eglise, par exemple « la mission de l'Eglise », comme si chaque dénomination représentait l'Eglise. On s'est un peu approprié chacun l'Eglise universelle et c'est devenu une manière un peu facile et légère de parler de l'Eglise. Je vous rejoins sur ce plan-là. Je crois que, depuis des générations, ou depuis de nombreuses années, les questions que nous avons traitées, cet après-midi, du partenariat, du rôle de la

femme, de sa place, etc... sont des questions que les gens ont entendues et qui sont présentes dans la société. D'ailleurs les Eglises, elles sont plutôt en retard par rapport à la société. Quand il m'arrive de décider de ne plus prendre le temps de convaincre certaines personnes qui ont entendu tous les arguments et qui finalement ont décidé qu'elles ne les entendraient pas, ce sont des choix qu'elles font, alors je me permets de faire le mien parce que je sais que d'autres plus jeunes prendront la relève et inlassablement referont ce travail. La personne qui m'avait posé la question est certainement d'une génération plus jeune que la mienne, elle va refaire peut-être ce que j'ai essayé de faire à 20 ans. Je crois que dans la vie, il y a des moments de choix et que ces moments de choix sont des moments difficiles parce que, je le disais tout-à-l'heure dans mon texte, ils peuvent conduire à des ruptures, à des exclusions. On peut aller jusqu'à s'exclure soi-même d'un groupe dans lequel on était bien, qui peut s'appeler l'Eglise ou la paroisse, parce qu'on y retrouve plus et qu'on y perdrait peut être son être, même si on y garderait son confort. Je n'essaie pas du tout de dire que c'est facile et je n'essaie pas du tout de vous amuser en disant qu'il y a des moments où le choix est indispensable et qu'il faut se diriger vers des groupes qui sont d'accord pour aller de l'avant et non plus faire continuellement du sur place avec ceux qui ont décidé ne de pas avancer. C'est un choix. ■

Questions après la conférence d'Henri DENIS

Une femme

Moi, je change un peu de sujet, vous avez dit tout-à-l'heure, pour définir la symbolique : le Christ homme mâle, Marie servante. c'est vrai, mais ce n'est qu'un aspect. Ce que je voudrais dire, c'est que Marie est beaucoup plus qu'une servante au sens ordinaire du mot et je ne voudrais pas que les femmes modernes, disons les féministes, se détournent d'une vénération de Marie en la voyant justement trop comme une servante, on la relègue et on dit : elle n'est plus du tout notre modèle. Il y a une sorte de mépris et c'est très dommage parce que Marie c'est un personnage immense par lequel Dieu est passé par son oui et par son corps. Alors je voudrais défendre vraiment, non pas une mariologie intempestive, mais quelque chose de sacré même, dans la personne de Marie, et je pense que cela pourrait faire l'objet, comme vous disiez tout-à-l'heure de « Dieu dit par une parole de femme ». Non pas Dieu mais Marie valorisée par une parole de femme.

H.D Je suis content que vous ayez fait cette intervention parce qu'elle équilibre un peu certains discours qui iraient jusqu'à éliminer totalement ce qu'on

appelle la mariologie. On a exalté Marie de façon abusive. Vatican II a fait une oeuvre relativement équilibrée, mais je vais vous donner une réponse assez étonnante peut-être, c'est que le Groupe des Dombes auquel j'appartiens, cela fait 50 ans qu'il y travaille a sorti quand même pas mal de textes récents sur les ministères, etc. Eh bien, on a discuté trois jours entiers pour savoir de quoi parler, on a fini par choisir Marie parce qu'il y a d'abord dans la personne de Marie une pomme de discorde importante avec nos frères protestants - pas du tout une parenthèse aux origines de la Réforme, soit dit en passant - c'est une chose qui est venue en cours de route. le thème de « servante en tant que serviteur de Yahvé » comme on dit dans la Bible, ce thème appliqué à Marie en fait effectivement le paradigme, non pas de l'action du Christ, car, je suis d'accord avec nos frères protestants là dessus, l'action du Christ n'appartient qu'à lui bien sûr, mais d'une forme de coopération qui n'est pas purement passive de Marie. Marie est le symbole de l'humanité homme-femme coopérante à l'action unique et irremplaçable de Jésus, serviteur de Dieu. Je suis d'accord, il ne faut pas jeter l'enfant avec le bain sur la mariologie. ■

Comment faire de la théologie quand on est jeune femme laïque de 25 ans ?

VOUS me demandez d'écrire un texte sur l'avenir de la recherche théologique en France. Or, il s'avère que cet avenir incertain en raison des structures universitaires en place qui constituent à elles seules une sélection des étudiants. Qui fait de la théologie en France ? Un article récent du "Monde" datant de janvier 1992 ¹ soulignait que les étudiants à temps plein à l'Institut Catholique de Paris étaient aussi bien « des futurs prêtres que des femmes au foyer ou des retraités ». L'auteure précisait que l'Institut catholique de Paris n'acceptait pas les candidats trop jeunes, pour ne pas perturber leurs études profanes, leur carrière ou leur projet de mariage ». Il est donc parfaitement établi que les étudiants en théologie appartiennent à des strates sociales bien délimitées (prêtres, femmes au foyer, retraités), et que les études s'accomplissent lors de la maturité, afin « d'approfondir sa foi ou de collaborer à des services d'Eglise comme la catéchèse des enfants, les aumôneries de lycées, d'hôpitaux, de prisons, la liturgie dans les paroisses etc. » (Le Monde). Ces études ne débouchent donc pas sur une recherche théologique poussée, pouvant aboutir à des postes de Maîtres de conférence dans les Universités. Accomplir des études de théologie amène les diplômés à collaborer en Eglise...

mais en tant que bénévoles !

Et puis, faire de la théologie en France implique une aisance financière qui n'est pas l'apanage de tous. Il y a d'une part une inscription annuelle à payer auprès des instituts catholiques privés (ex. Toulouse, inscription annuelle de l'ordre de 10 000F). Il est d'autre part nécessaire d'être libre de toute préoccupation financière durant le temps des études : d'où le fait que les étudiants soient prêtres, femmes au foyer ou retraités. Et enfin, il ne faut pas entreprendre ces études dans la perspective de gagner sa vie grâce à elles. L'Institut catholique n'accepte pas les candidats trop jeunes pour ne pas perturber leurs études profanes » (Le Monde). Ce qui laisse clairement entendre que les études de théologie n'offrent pas un avenir professionnel aux jeunes.

Il est possible d'entamer des études de théologie à Strasbourg par télé-enseignement avec une inscription moins onéreuse. Ces études peuvent en outre s'accomplir à distance, en cumulant une vie professionnelle. Cependant, il est impossible de s'inscrire en maîtrise par télé-enseignement. L'argument de Monsieur le Doyen, M. Metzger, est le suivant : « L'enseignement que notre établissement veut promouvoir au niveau de la maîtrise

qui nous paraît difficile à assurer par la seule filière correspondance, le contact suivi avec les enseignants étant indispensable². L'argument avancé n'est pas convaincant puisque un étudiant réellement motivé saura se libérer quelques jours dans l'année afin de rencontrer son directeur de mémoire et d'entreprendre des recherches conséquentes à la Bibliothèque. A l'Université de Metz il est également impossible de s'inscrire en maîtrise sans se libérer le mardi après-midi pour assister au cours. Monsieur G. Claudel, directeur de l'année de maîtrise écrit : « Si un étudiant était dans l'impossibilité de se libérer les mardi après-midi, il lui faudrait effectivement reporter son année de maîtrise »³. Or il apparaît difficile à un(e) jeune salarié(e) soit de se passer durant un an de revenus, soit de demander à son employeur de se libérer le mardi. Par conséquent, nous retrouvons en année de maîtrise des étudiants ayant une moyenne d'âge relativement élevée, et libres de toutes préoccupations matérielles. Ceci signifie, concrètement que la recherche théologique en France ne s'effectuera pas par la génération d'hommes ou de femmes qui ont actuellement entre 20 et 30 ans. Nous venons en effet de démontrer qu'une sélection s'opérait dans le choix des étudiant(e)s : sélection sociale qui implique en même temps une sélection intellectuelle. En effet, un homme retraité de 55 ans ou un clerc de 30 ans ne fera pas la même théologie qu'une jeune femme laïque de 25 ans.

Les enseignants de théologie à Strasbourg ou Metz sont presque exclusivement des hommes prêtres ayant dépassé 45 ans. Sont admises en tant qu'enseignants de rares femmes, à condition qu'elles appartiennent à un ordre religieux. Il nous apparaît donc urgent de constituer un réseau de solidarité financière afin que de jeunes étudiant(e) puissent se permettre d'effectuer de la recherche en théologie. Ce qui est en jeu est vital. On ne peut laisser l'avenir de la théologie aux mains d'une unique caste, ou de quelques couches sociales, qui en toute bonne foi seront les représentants d'une seule théologie. La pluralité des sensibilités et des cheminements s'impose. La valeur même de la recherche est en jeu. Comment peut-on décider d'appauvrir la théologie en la privant de toute la passion d'une jeune génération ? Si des changements rapides ne s'opèrent pas, la France devra continuer à faire face à la comparaison, fort désavantageuse pour elle, des pays comme l'Allemagne, les Pays-Bas ou les Etats-Unis qui accueillent dans leurs amphithéâtres des milliers de jeunes étudiants ayant des chances sérieuses d'effectuer un jour de la recherche en théologie.

Bernadette CHEDEMAIL

-
1. Article de Valérie Collet : « La vogue de la théologie »
 2. Lettre adressée à B.C le 20 mars 1991
 3. Lettre adressée à B.C le 19 août 1991

L'ordination des Femmes dans l'Eglise Anglicane de Li Tim Oi à Penelope Jamieson

Helen Jacobi se prépare à exercer le ministère presbytéral. Elle a été ordonnée diacre le 30 novembre 1991 à Wellington - Elle a participé à l'équipe de rédaction du bulletin ces dernières années (voir notamment n° 37).

CERTAINES églises anglicanes ordonnent des femmes prêtres depuis déjà 16 ans ; d'autres en débattent toujours les enjeux. Quelle est l'histoire et la situation actuelle ?

Ce sont les synodes rassemblant évêques, prêtres, diacres et représentants laïcs de chacune des 27 « provinces » de la communion anglicane, qui doivent prendre la décision d'admettre les femmes au ministère ordonné. Cette décision prise au niveau des provinces est ensuite applicable à cette seule province. Il ne s'agit pas d'une décision qui « descend » d'une autorité supérieure et ceci explique pourquoi l'église anglicane de l'Angleterre (« the Church of England ») ne permet toujours pas que les femmes accèdent au ministère ordonné pendant que les églises des USA et de Nouvelle-Zélande ont toutes deux une femme évêque.

En effet la première femme anglicane à être ordonnée n'était pas de langue anglaise maternelle mais une Chinoise Li Tim Oi. Son ordination a eu lieu le 25 janvier 1944 et sa vocation a été de servir l'église de l'île de Macao pendant la guerre. Cet événement majeur dans l'histoire de l'église fut peu connu jus-

qu'à ce que Li Tim Oi ait pu émigrer au Canada en 1981 après de longues années (1958-1974) de travail manuel parfois forcé, pendant des périodes d'internement au cours de la révolution chinoise. En 1948 la Conférence de Lambeth (réunion de tous les évêques de la Communion qui a lieu tous les dix ans) rejeta « l'expérience » de Macao. Mais la courageuse Li Tim Oi continua son travail : en 1984 son ministère fut enfin reconnu et fêté par l'église anglicane mondiale à une célébration dans l'Abbaye de Westminster à Londres — 40 ans après son ordination et, curieusement dans une église où elle n'a toujours pas le droit de célébrer elle-même la communion¹.

En 1968 la Conférence de Lambeth donnait son accord pour que la question des femmes soit examinée par les églises, mais bien avant la tenue de la conférence suivante, en 1978, l'église chinoise continuant la tradition, ordonnait en 1971 deux autres femmes au sacerdoce.

Un pas important a été franchi en 1974 lorsque onze femmes ont été ordonnées à Philadelphie avant même que le « General Convention », le synode de toute l'église épiscopaliennne (anglicane) des USA, ait donné son accord. Accord enfin donné en 1976. Les précédentes

ordinations des femmes sont alors « régularisées ». En 1987 il y avait 1236 femmes prêtres sur un effectif total de 14 000 soit 9%.

Le Canada et la Nouvelle-Zélande ont commencé leurs ordinations en 1976. En 1988 le Canada comportait 240 femmes prêtres sur 3 000, soit 8% et en 1991 la Nouvelle-Zélande, 140 sur 1 300, soit 11%. Les femmes sont aussi ordonnées en Ouganda (dès 1983) et en Irlande (1989). Les provinces anglicanes au Brésil, Kenya, Puerto Rico, Afrique de l'Ouest et Burundi, Rwanda et Zaïre ont également donné leur accord pour que les femmes puissent devenir prêtres.

D'autres provinces s'en tiennent à l'ordination de femmes diacres - Cuba, Japon, l'Afrique du Sud, l'Ecosse, le Pays de Galles, l'Australie (132 diacres en 1991) et même l'Angleterre (1200 diacres en 1991).

En 1978 la Conférence de Lambeth avait confirmé que chaque province est libre d'agir selon ses convictions. Même décision en 1988 pour l'élection des femmes à l'épiscopat. C'est ainsi que le 11 février 1989 Barbara Harris est ordonnée évêque auxiliaire à Boston aux USA. Son ordination a suscité beaucoup d'opposition dans l'église américaine, surtout parce qu'elle est noire et divorcée. Deux ans plus tard elle continue son ministère dans une atmosphère beaucoup plus calme.

Le 29 juin 1990 Penelope Jamieson est ordonnée évêque du diocèse de Dunedin en Nouvelle-Zélande sans opposition. Barbara Harris participe à sa consécrati-

tion.

L'ordination de deux femmes comme évêques a mis en question le principe de la « communion » dans le monde anglican. Certains évêques et diocèses, notamment en Angleterre, n'acceptent ni la validité de ces ordinations ni des actes épiscopaux pris par ces deux femmes. Un prêtre — fut-il un homme — ordonné par un évêque femme ne serait pas reconnu comme tel par plusieurs évêques anglais. Le moment le plus difficile sera sans doute la conférence de Lambeth de 1998. Les évêques rétrogrades accepteront-ils la présence de femmes-évêques parmi eux ? Ils ont encore sept ans pour décider mais le ministère des femmes ordonnées lui, continue de s'élargir.

Helen JACOBI

1. *Much Beloved Daughter* FLORENCE TIM OI LI WITH TED HARRISON, 1985, Darton Longman & Todd, London

La communion Anglicane c'est :

- 70 millions de fidèles
- 27 provinces
- 450 diocèses
- 164 pays

La Communion Anglicane en France :

- The Convocation Of American Churches in Europe (église épiscopaliennne des USA)

- American Cathedral of the Holy Trinity,
23 av. Georges V, 75008 Paris

- The Diocese of Gibraltar in Europe (Eglise d'Angleterre)

- St Michael's, 5, rue d'Argusseau, 75008 Paris
- St George's, 7, rue Au. Vaquerie, 75116 Paris

BONNES PAGES

La croix dans son Forum du vendredi 13 décembre 1991 a publié une réflexion de Pierre Talec sur « Amour, mariage et sacrement » sous titré « Les impuissances de la communication ».

Le 15 janv. 1992 La Croix publiait plusieurs réactions de lecteur/trices dont celle de Claudie de RAUGLAUDRE, bien connue et appréciée en ce bulletin.

LA réflexion de Pierre Talec m'a donné envie de réagir. En sous-titre, il est noté : Les impuissances de la communication. Il est vrai que le symbole des noces du Christ et de l'Eglise ne signifie plus rien chez les jeunes comme référence à leur amour. Pourquoi ? Dans un monde où la femme est enfin reconnue comme égale de l'homme, cette image donnée pour valoriser le mariage n'a aucun sens, parce qu'elle est ambiguë. L'homme identifié au Christ parfait, et la femme représentant l'Eglise imparfaite, qui peut encore entendre cela ?

Il est vrai que la notion même d'Eglise est équivoque, l'Eglise signifiant aussi l'ensemble des croyants hommes et femmes ou la hiérarchie institutionnelle. Cela rajoute au non-sens de la symbolique elle-même où, dans cette union l'époux est un seul être, le Christ homme-Dieu, et l'épouse un être pas très bien défini, femme, assemblée collective, ou institution, cela dépend.

Dans le cas particulier du mariage-sacrement quelle femme accepterait de voir l'homme « image du Christ » et, elle-même « image de l'Eglise » ? Ce n'est pas par ce symbole qu'on peut faire comprendre aux jeunes la valeur de la vie conjugale. Dans l'Epître aux Ephésiens, saint Paul dit (5,21-27) : « Fem-

mes, soyez soumises à vos maris, car le mari est la tête de la femme tout comme le Christ est la tête de l'Eglise ». Quelle femme admet aujourd'hui d'être déclarée « sans tête », son mari étant considéré comme sa tête ? Et Paul ajoute impassible : « ... qu'il a voulu rendre sainte et irréprochable en la purifiant ». Le mari est ainsi identifié à « celui qui purifie » et la femme à « l'Eglise pécheresse ». L'homme serait la tête, « l'esprit » saint et pur qui gouverne et la femme serait le corps soumis à la tête, la matière, « la chair » impure que le mari est censé rendre « sainte et irréprochable en la purifiant ». Ce symbolisme a fait long feu par sa forte charge d'un inconscient tendancieux que la plupart des femmes ne supportent plus. J'ai toujours vu sourire les femmes de ma génération, en entendant proclamer cette parole de Saint Paul. Elles n'osaient pas s'élever contre ce texte « sacré », elles n'en pensaient pas moins. Il faut bien que les hommes d'Eglise prennent acte de la contestation des jeunes, issus des femmes de notre temps qui osent dire enfin tout haut ce qui était retenu naguère « sous le boisseau ». Il faut chercher autre chose à leur proposer que « ce mystère de l'Alliance » ainsi présenté. Il est transparent, « ce mystère » de la foi, pour ceux qui veulent bien en convenir. ■

La revue diocésaine « L'Eglise dans l'Orne » du 24 janvier 1992 fait part de réponses reçues au cours de l'enquête en vue de nommer Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de l'Eglise. Le frère Yves Congar est bien un frère en effet !

Lettre du Père Yves Congar à Monseigneur Gaucher

Monseigneur et Père,

Voici ma réponse à votre question du 9 juin. Pour moi, il ne fait aucun doute qu'on puisse nommer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, Docteur de l'Eglise. Je ne suis pas étonné que Pie XI ait objecté sa féminité. L'Eglise romaine en son centre romain a longtemps partagé un point de vue étroitement masculin et latin : les quatre grands Docteurs grecs n'ont été admis au titre de Docteur de l'Eglise que sous saint Pie V. D'autre part Pie XI a inauguré une nouvelle dimension de ce doctorat en y introduisant saint Jean de la Croix : fait bien relevé à l'époque par Monseigneur Bruno de Solages. Quant à la doctrine, on demande pour un Docteur de l'Eglise :

1 - L'orthodoxie de sa pensée : pour Thérèse il n'y a aucun problème à cet égard. J'ai même été toujours frappé par sa parfaite mesure, par exemple au sujet de la Vierge Marie. On demande même que le futur Docteur ait apporté quelque chose de propre dans l'ordre doctrinal. Cela me semble être parfaitement le cas pour Thérèse. Certes "sa petite voie" a été suivie par d'autres comme la Vierge Marie, mais elle lui a donné un lustre et a eu par là une influence plus qu'universelle.

2 - On demande la sainteté. La sienne est éclatante, cent fois plus certaine que celle de saint Jérôme ; du reste Pie X a déclaré qu'elle était la plus grande sainte des temps modernes (il n'en savait d'ailleurs rien !).

3 - On demande l'approbation par le Magistère, surtout celui de la papauté. Il me semble que Thérèse ne manque pas de cette approbation.

Enfin sa féminité est aujourd'hui un élément plutôt favorable puisqu'on veut montrer que l'Eglise n'est pas machiste.

Tous ces éléments me semblent justifier ma réponse résolument positive à votre question.

Très respectueusement et cordialement.

*Le 17 juin 1989
Fr Yves CONGAR*

Courrier des lecteurs

Réflexions sur Marie, Notre Mère, l'Eglise catholique et le Pape

Pourquoi à la fois « le rôle majeur donné à Marie et le rôle mineur, voire nul, accordé par l'Eglise catholique aux femmes et aux hommes mariés à propos des responsabilités pastorales et sacerdotales » ?

POUR ma part, je trouve cette attitude scandaleuse, misogynne et matchiste pour des raisons basement humaines et que l'on tente de recouvrir par des considérations évangéliques « tirées par les cheveux » Quel scandale !

Dieu est vie, Dieu est Amour... et bonheur surtout

Dieu est avant tout famille dans sa Trinité et fécondité dans sa nature » disait mon curé de notre Dame de Trévois dans son sermon. Alors pourquoi imposer à nos prêtres d'être des morceaux d'homme ou des pièces détachées de l'homme universel et de la famille fondamentale basée sur la trinité et confirmée visuellement sur terre par la Saint Famille ?

Le Choix : oui l'Eglise doit donner aux prêtres la liberté de choix de leur état de vie « marié ou non » selon leurs désirs et même si celui-ci se fait en cours de route. Plus de 100 000 prêtres ont été exclus de leurs paroisses pour s'être mariés, et ce chiffre dans l'Europe seulement !

Ce rejet sectaire n'est il pas plus une

oeuvre de Satan, prince de ce monde, qu'une oeuvre divine ?

Et cette « Discipline » construit-elle ou détruit-elle l'oeuvre de Dieu en nous et en ce monde ?

Chers lecteurs et chères lectrices de ce courrier, Répondez-moi ?

De plus l'Eglise décide arbitrairement et abusivement de deux choses :

1. Que la révélation est close à l'apocalypse de St Jean en l'an 90 alors que Jésus par lui même, par Marie et par l'Esprit-saint en chacun de nous poursuit ses révélations comme il l'a annoncé durant sa vie terrestre et comme cela est précisé dans l'Evangile.

2. Que seule l'Eglise catholique est juge et se donne le droit de choisir qui est appelé par Dieu à le servir alors que tant de bonnes volontés inspirées par l'Esprit-saint viennent se proposer et elle les refuse : C'est là un scandale, une honte et un abus de pouvoir que je tiens à dénoncer !

J'en suis moi-même l'une des victimes !

Pourquoi ce pape et ces évêques qui viennent au pied de Marie et qui rejettent la Vie et les femmes de leurs décisions et

de leur organisation alors que Marie-Madeleine fut la première à voir Jésus ressuscité et donc la première missionnaire de l'ère nouvelle nous annonçant la vie éternelle ?

Pourquoi laisser les paroisses et les églises mourir devant tant de désirs de les voir vivre et s'épanouir ? Quel désastre pour le règne de Dieu !

Arrêtons « ce massacre » et cette

mascarade ridicule » et prions pour que les hommes et les femmes de bonne volonté, se libèrent de cette tutelle machiste et abusive des hommes d'Eglise dénaturant la volonté divine qui nous en veut toutes et tous filles et fils de Dieu notre père.

J.M. SIMONET

BP36 10800 St Julien-les-Villas

Prière de Marie en attendant l'enfant

Dieu fidèle,

toi qui pour créer ton peuple et assurer sa marche dans l'histoire
suscitas des femmes de foi et de courage comme Sarah, Myriam, Ruth, Esther
Toi qui me fis naître d'Anne, qu'on croyait stérile

accorde-moi une heureuse grossesse
et fais surgir de moi une femme forte
à qui j'apprendrai à célébrer ton nom
et à témoigner dans tous ses gestes de la constance et de la profondeur de ton
amour

Et s'il te plaisait de me confier plutôt un fils
donne-moi de lui former un cœur
qui sache rendre visible ta miséricorde et ta tendresse
comme je m'efforce moi-même de le faire au jour le jour.

Amen

Marie Gratton
L'autre Parole - déc 89

AVEZ VOUS LU ?

L'autre Parole, n° 52, décembre 1991 nous offre un superbe numéro sous le titre « Un corps toujours à libérer ».

Il s'ouvre par le poème de Denyse Joubert-Nantel (du groupe Vasthi), p. 33, que d'autres lèvres pourront chanter puisque, l'ayant reçu en partage, nous lui donnons notre part de plus ample diffusion.

La communication des beaux textes que nous repérons les un/es les autres est un des objectifs de ce bulletin. L'Autre Parole a fait de même avec le texte de la brésilienne Yvonne Gebara « Le corps, nouveau point de départ pour la théologie morale », extrait de « La femme, contribution à la théologie morale en Amérique Latine », paru dans Théologie morale en Amérique Latine - Thèmes latino-américains d'éthique, Ed. sanctuaire, Aparecida, SP, 1988.

« ... Partir du corps, c'est partir de la première réalité que nous sommes et que nous connaissons. C'est affirmer et reconnaître sa merveille et en même temps l'impossibilité où nous sommes d'affirmer quoi que ce soit sans lui. Le corps est la référence tant pour ceux qui le déprécient que ceux qui l'exaltent, tant pour ceux qui l'oppriment que pour ceux qui le respectent... »

... Les Eglises ont peur des corps, principalement du corps de la femme. Elles craignent de lui ouvrir des espaces parce que celui-ci exigera une nouvelle organisation de l'espace et du pouvoir « sacrés », parce qu'elles auront à habiter avec des corps différents dans une relation entre corps de droits égaux. Etant ainsi, elles ne pourront plus dicter des ordres pour la soumission de ces corps, elles devront diviser le pouvoir sur les corps...

... Prendre le corps comme point de départ de la Théologie morale, c'est accueillir une anthropologie unitaire qui essaie de dépasser les dualismes et d'y englober les ambiguïtés inhérentes à l'existence humaine. Cette anthropologie part de l'histoire, ou mieux, de ce que les yeux peuvent voir du comportement humain et, à partir de cela, l'humaniser. Il n'est pas question d'établir d'avance un idéal à être suivi par tous, mais quelques critères à partir desquels la conduite humaine pourra s'orienter, critères qui ne sont pas extérieurs à la merveille du corps, mais qui partent de cette réalité fondamentale qui nous constitue... »

Quelques lignes en apéritif. Il faut, si on ne l'a pas, se procurer ce numéro de l'autre Parole

Cp 939, Succ "C", Montreal, QC, H2L 4K3

Et ma chair s'est faite verbe

Au commencement, était ma chair

Et elle a habité parmi eux ;

Et eux l'on connue.

Mais, ils ne l'ont pas reçue

ils ne l'ont pas re-con nue !

Pourquoi m'ont-ils entravée ?

Mes lèvres se sont entr'ouvertes pour chanter la liberté :

Pourquoi m'ont-ils muselée ?

Mes yeux ont recherché la justice :

Pourquoi m'ont-ils aveuglée ?

Mes oreilles étaient à l'écoute de fraternelles harmoniques :

Pourquoi m'ont-ils scandalisée ?

Mon sexe s'est offert à la jouissance partagée :

Pourquoi m'ont-ils excisée, violée ?

Mon corps se consumait d'amour :

Pourquoi m'ont-ils brûlée ?

Mais ma chair calcinée s'est faite Verbe ;

Et ce Verbe a habité parmi eux ; ce Verbe habite parmi eux.

Et de cette Autre Parole, l'Espérance est née..

Femmes et pouvoir dans l'Eglise

(collectif sous la direction d'Anita CARON)

VLB Editeur, (Etudes québécoises), Montréal, mai 91

C'EST plus qu'un témoignage qui nous vient du Québec : une analyse éclairante de l'attitude paradoxale des femmes qui continuent d'apporter une collaboration dans une institution qui semble les considérer comme des citoyennes de seconde zone, massivement présentes et efficaces dans les tâches d'Eglise, exclues des postes de responsabilité et de décision. L'originalité de l'ouvrage n'est pas dans ce constat, dont l'évidence s'impose, mais dans une analyse rationnelle du mécanisme d'exclusion qui génère une telle situation.

L'enquête porte sur deux paroisses de Montréal, entre 1945 et 1985, et répertorie les différentes contributions des femmes, telles qu'elles sont consignées dans les archives de ces paroisses. Des interviews complémentaires de ces femmes, des pasteurs et d'hommes laïques, tout cela constitue une solide base d'observation concrète. Vient ensuite une tentative d'interprétation de ce matériel selon diverses grilles sociologiques, dont la plus pertinente semble être celle de Max

Weber concernant divers types de domination, et particulièrement en ce qui concerne les rapports clercs/laïcs, hommes et femmes dans l'Eglise, tels qu'ils se fondent et se légitiment.

En annexe de l'ouvrage, on trouvera un résumé des thèses des théologiennes féministes telles que Mary Daly, Rosemary Ruether, Elisabeth Schüssler Fiorenza. Le principal intérêt de ces résumés est de fournir au lecteur/trice de précieuses grilles de lecture transposables en d'autres contextes où de nombreuses femmes, agents de pastorale, attendent encore d'être reconnues comme partenaires à part entière.

Malgré quelques redites, ce livre intéressera au plus haut point les participant(e)s de notre Colloque de septembre dernier qui ont écouté les communications de nos amies du Québec, mais aussi celles et ceux qui éprouvent le besoin de comprendre ce qui se passe dans l'Eglise catholique à propos des femmes.

H. CHARRIER

Partenaires en Eglise Femmes et hommes à part égale,

par Yvonne BERGERON

Editions Pauline, Montréal, 1991

L'INTÉRÊT principal de ce livre, réside dans son terrain, celui des 26 forums diocésains de 17 diocèses du Québec, sur le partenariat hommes-femmes en Eglise du 17 octobre 1989 au 21 avril 1990. Ceci ne minimise pas les qualités propres à l'auteure, personne-ressource qui « d'une façon simple, mais non simpliste, a aidé le groupe des participants à situer la question telle qu'elle se pose à partir de la vie des Eglises (préface) ». Le Centre de documentation de Lyon a reçu copie du compte-rendu de ces forums, réalisé par Danielle Forest pour le réseau des répondantes diocésaines à la condition des femmes en Eglise. Le livre d'Yvonne Bergeron croise constamment cette réflexion, et balise aussi bien les références les plus utiles, bibliques et théologiques, dans une perspective œcuménique, que les vigilances de l'action.

Le quatrième chapitre nous paraît tout

particulièrement pertinent. Il met bien en évidence comment affiner les pédagogies selon que les blocages dans les relations femmes et hommes sont affaire de fonctionnements ou de dysfonctionnements, de structures dont la prégnance échappe parfois aux individus, et enfin de justifications théologiques, fortement intériorisées ou sacralisées.

Au partenariat femmes et hommes dans l'Eglise, avenir il y a ! Mais l'auteure montre que la relation de chacun/e, de chaque groupe d'Eglise suppose aussi bien audace que souplesse, précision que générosité, lucidité que solidarité, interrogation que proposition, méditation qu'économie.

Et à ceux qui seraient tentés de penser : « le partenariat femmes-hommes oui, mais »... la voix chaleureuse et malicieuse d'Yvonne Bergeron répond mais oui !

« Mais oui il est possible de consentir au partenariat intégral... » ■

Concilium n° 238 - novembre 1991

Revue internationale de Théologie

Prins Bernhardstraat 2

6521 AB Nijmegen, Pays Bas

Concilium poursuit avec ténacité la publication d'une série de théologie féministe (dernier en date, le cahier 226 « la Maternité : expérience institution et théologie » en 1989)

LA femme a-t-elle une nature spéciale ? Avec *Concilium*, on se doute bien que la question, redevenue d'actualité, connaîtra quelques sérieux déplacements.

La diversité des apports, de leurs sources, de leurs genres, évite les facilités. La question n'est pas récusée. Son traitement ouvre de nouvelles perspectives.

La prétention chez certains à poser une spécificité de nature n'éteint pas l'ambiguïté que les relations effectives, historiques, socialement ou politiquement situées, ne peuvent que réintroduire. Or non seulement elle ne l'éteint pas, mais elle l'embrouille encore un peu plus, et ne rend dès lors pas possibles les dépassements recherchés par les intéressées (les intéressés ?)

Quel statut donner à la différence des sexes ? Une fois débloquée la chaîne qui associe différence à inégalité, infériorité, complémentarité, pérennité des rôles et des destins, reste à rendre vivante une autre association qui mettra en relation

différence et interdépendance, connexion, équilibre, partenariat, caractère historique et provisoire des rôles et des engagements.

En ce cas pas de modèle unique et uniforme, mais l'apprentissage et la communication de la diversité.

Toutes les contributions seraient à citer. Des noms moins familiers apparaissent, ainsi Kwok Pui-Lan de Hong Kong, qui travaille « l'image de la « dame blanche » ; sexe et race dans la mission chrétienne », polarisation artificielle qui entrave la recherche des femmes dans la reconnaissance de leurs diversités.

Sylvia Marcos nous fait lire ou relire des textes de l'ancien Mexique et nous invite à reconnaître des modèles qui semblent peu réceptifs à des présupposés de supériorité et d'infériorité entre les sexes, tellement ils sont polarisés par la recherche d'un équilibre.

« Cet idéal d'équilibre était un élément essentiel de la pensée nahua. Le trouver et le maintenir était un souci constant et

cela exigeait que l'on trouve le centre du cosmos et sa propre position par rapport à ce centre. Maintenir l'équilibre, c'était mettre les opposés en balance. On ne l'obtenait pas en supprimant les extrêmes, mais en les reconnaissant, en les prenant l'un et l'autre et en trouvant le point d'équilibre, toujours changeant. Dans l'univers nahua, rien n'était nié : bien et mal, chaud et froid, vie et mort, nuit et jour, monde supérieur et monde inférieur, féminin et masculin.



Les textes de préceptes transmis aux jeunes membres de la communauté semblent le reflet d'une société où la construction des sexes se fondait sur l'idée d'équilibre et l'acceptation de la dualité et de ses nécessaires opposés. Les *huehuetlatolli* que nous venons de passer

en revue révèlent une construction sociale des sexes, au sein de la morale aztèque où ce sont la similarité et /ou l'équivalence qui apparaissent comme la norme de la communauté, plutôt que leur hiérarchie ou la supériorité de l'un sur l'autre. L'équilibre qui était tellement prisé dans la société, servait à la fois de mesure et d'expression de bien-être individuel et collectif. L'absence d'équilibre impliquait menace de perturbation dans le cosmos.

Les sexes étaient la métaphore permanente qui soutenait et expliquait le cosmos. Les oppositions des sexes comme les autres oppositions dans l'univers méso-américain, partageaient les caractéristiques communes à toutes les dualités : l'impératif de dépasser les extrêmes. Femmes et hommes portaient en eux le reflet de l'équilibre essentiel à la cosmologie méso-américaine. »■

Marie et les femmes,

Collectif : Les guides de France, Espérance et Vie, ACGF, JICF, Les Equipes Saint-Vincent, Ed. ACGF, 1991.

L'UNITÉ de ce petit livre se ressent un peu de sa rédaction diversifiée. Il faut le lire, conseille Geneviève Pasquier dans la présentation, comme une mosaïque qui reflète la

personnalité des mouvements qui ont participé à son élaboration.

Son intérêt réside surtout dans l'appropriation faite par des femmes de la figure de Marie. Il faut certainement

AVEZ VOUS LU ?

multiplier ces initiatives afin qu'une théologie et une mariologie marquées par l'expérience des femmes puissent se développer en France.

Il y a beaucoup de travail à faire encore dans ce sens, car à côté d'expressions originales comme celle-ci : « Marie n'est pas une femme soumise, elle a du toupet d'accepter cette grossesse sans en parler à Joseph, un peu comme une femme d'aujourd'hui qui arrêterait de prendre la pilule sans en parler à son mari (p. 46, ACGF) », l'image de Marie paraît souvent bien conventionnelle.

Il est évident que les images de Marie, transmises par l'Eglise, habitent les mentalités tant des femmes que des hommes, et même ressaisies par des femmes, elles ne se dégagent pas forcément des stéréotypes habituels.

Notamment, l'image de Marie reste fortement imprégnée de discrétion (p. 33,35,57,71,133), ainsi que des qualités complémentaires d'accueil et d'écoute. Dans la mesure où les femmes s'identifient à une telle image, il leur est difficile de faire l'effort, pourtant souhaitable, de prendre leur place dans les postes de responsabilité et de

pouvoir, tant dans la vie professionnelle que politique. Celles qui ont investi à ces niveaux se retrouvent mal dans cette image, qui peut aller jusqu'à les culpabiliser.

D'autres femmes auront aussi du mal à se retrouver dans ce livre, ce sont celles qui, par choix ou par contrainte, ne sont pas mères. La figure de la mère est très privilégiée. Même si elle acquiert, dans certains textes, une nouvelle originalité : celle de la mère d'un enfant pas comme les autres, par exemple, sa force risque d'enfermer les femmes dans l'aspect maternel de leur être, au détriment de leurs autres qualités.

Malgré ces difficultés, le collectif est à encourager dans la poursuite d'un tel travail. C'est peu à peu que la réflexion des femmes se dégagera des modèles tout faits et qu'ainsi femmes et hommes ensemble verront s'ouvrir devant eux des perspectives libres et nouvelles. Du reste, des titres fort intéressants sont d'ores et déjà à l'étude : « femme et pouvoir » ou « de la mixité au partenariat ».

Alice GOMBAULT

A VOS AGENDAS

A Karlsruhe du 17 au 20 juin 1992

Dans la mouvance du Mouvement du 8 mai (Utrecht - mai 91) « Initiative Kirche von unten - IKvu » (on lira KatholikInnentag « d'en bas ») propose, pour une manifestation internationale « le problème des femmes dans l'Eglise et la société ». Dossiers en 3 langues (allemand, anglais, français).

Les Eglises ont besoin de

F aibles
E xploitables
M uettes
M outonnières
E ffacées
S oumises

Est-ce que les

F ortes
E gales en droits
M ilitantes
M ordantes
E ntreprenantes
S olidaires

Ont besoin des Eglises?

« Bien que les femmes surtout soient en cause dans les débats il n'est pas interdit aux hommes, bien au contraire, de participer aux discussions. Il serait souhaitable qu'ils se sentent interpellés et se joignent aux débats ».

Renseignements et Inscriptions :

Dorothea Nassabi
Wachholderweg 4,
D-6236 ESCHBORN

Du 9 janvier au 24 avril 1992

au Centre Georges Pompidou à PARIS

Un cycle de conférences « De la différence des sexes »

2 avril

Langue, langage et différences des sexes

9 avril

La lecture est-elle sexuée ?

16 avril

Pratiques d'écriture : contraintes et liberté,
libertés et contraintes

24 avril

Journée femmes et médias

Prix Orange

à Monseigneur BARDONNE
porte-parole des évêques de la Région Nord (France).

Lors de leur rencontre avec Jean-Paul II, samedi, les évêques de la région Nord ont abordé plusieurs questions. Monseigneur Bardonne, président de région, a été leur porte-parole.

En 1989 deux ans après le synode romain sur les laïcs, le Pape avait annoncé la constitution d'une commission spéciale pour étudier la question des divers ministères des laïcs.

On admet au Vatican que cette commission est plus ou moins en léthargie. Monseigneur Bardonne a donc expliqué au Pape : « Nous n'avons pas encore vu apparaître les résultats des travaux de cette commission. Permettez nous d'insister pour que cette commission arrive à des conclusions. Car la vie et les besoins multiplient les initiatives sur le terrain. Nous aurions notamment besoin que soient connues les ministères que les femmes peuvent exercer légitimement, en raison de leur vocation baptismale, puisque beaucoup de femmes exercent déjà dans nos diocèses des charges apostoliques qu'elles accomplissent avec compétence et efficacité. »

La Croix, mardi 21 janvier 1992

CENTRE DE RECHERCHES ET DE DOCUMENTATION

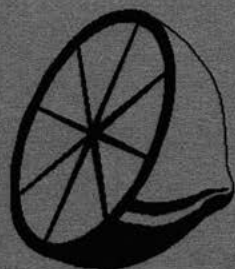
Femmes et christianisme

Faculté de théologie, 25 rue du Plat 69288 LYON Cedex 02

Renseignements : 78 42 11 26, avant 10 heures.

Service documentation par correspondance

Prix Citron pour l'année 1991



L'évènement est ainsi présenté par J.P. Proulx dans "Le Devoir" du 26 mars 1991 sous le titre : L'archevêché interdit aux femmes le lavement des pieds

Les femmes ne pourront pas se faire laver les pieds au cours des messes le soir du jeudi-saint. Le lavement des pieds « ne doit être fait qu'à des hommes », mande l'archevêque Montréal par la voie officielle de son chancelier, M. Michel Parent.

La directive fait partie d'un mandement plus général touchant le « triduum pascal » publié dans la dernière livraison de *l'Eglise de Montréal*. Elle reprend des documents romains de la Sacré Congrégation du Culte divin de 1973.

M. Parent a expliqué au "Devoir" que « ce rite est une mémoire de ce que le Christ a fait le soir du jeudi saint. Or les hommes sont là pour représenter les douze apôtres. C'est un geste très identifié dans la Passion.

Ce n'est pas plus que cela et tout cela ».

M. Parent ajoute que « si on décide plutôt de laver les mains, comme le Christ n'a pas lavé les mains, cela n'a pas de conséquences qu'on le fasse avec des jeunes filles ou des dames ».

De son côté, le directeur du Service de pastorale liturgique de l'archevêché, M. Jean-Yves Garneau, nous a fourni trois explications.

« Traditionnellement, quand le lavement des pieds avait lieu à l'Eglise, mais détaché de la célébration du jeudi-saint, il était réservé aux hommes principalement, pour un motif d'ordre culturel. Par ailleurs, dans les monastères féminins, le lavement des pieds se faisait entre femmes ». En intégrant le geste à l'intérieur de la messe, on a en somme intégré en même temps la tradition masculine.

« Deuxièmement, on considère ce geste un peu comme un mime de ce que le Christ a fait et il n'y avait pas de femme à ce moment là. »

« Troisième raison, mais moins évidente : ceux qui se font laver les pieds représentent les apôtres. Ce serait une question liée au sacerdoce. Mais même quand c'était réservé à l'époque à des hommes, on accueillait volontiers des pauvres ».

L'interdiction du lavement des pieds pour les femmes a soulevé « des contestations assez vives aux Etats-Unis », ajoute M. Garneau, mais peu ici parce que ce rite qui n'est pas obligatoire est en train de tomber en désuétude. On l'a surtout remplacé par le lavement des mains, un geste à son avis « moins provocateur ». [...].

NDLR - Il n'est rien dit ici des lavages de cerveaux nécessaires pour pouvoir soutenir ce genre d'argumentation.

L'ambiguïté de notre perception [de la Tradition] peut venir d'une certaine conception de la vérité. Celle-ci se présente alors comme quelque chose que l'on peut atteindre de façon totalement claire et définitive. En regard de la Tradition, nous en arrivons à considérer l'enseignement de l'Eglise comme étant tellement l'expression de la volonté de Dieu que les médiations humaines et historiques ne sont plus prises en compte. Mais une telle conception convient-elle au langage qui cherche à dire quelque chose du mystère de Dieu ? L'Eglise ne demeure-t-elle pas en route vers la vérité ? L'ambiguïté peut encore découler de notre compréhension de l'action de l'Esprit. Afin d'éviter ici la confusion, il est essentiel de nous rappeler que l'assistance de l'Esprit ne supprime jamais les médiations. Au contraire, sa souveraine liberté ne se manifeste par ailleurs que là. L'accompagnement de l'Esprit est donc compatible avec la recherche tâtonnante de la vérité et même avec l'erreur. Aussi devons-nous avoir, en Eglise, le courage de remettre en question certaines idées reçues et transmises comme intouchables parce que figées dans l'éternité. Et quelle éternité ?

Yvonne BERGERON
Partenaires en Eglise
Femmes et Hommes à part égale